

LE PÊCHEUR D'ÉCLATS DE LUNE

Max de Ridder

Éditions ThoT
Roman

Max de Ridder est né en 1972 en région parisienne. Horloger de métier, il travaille pour des maisons prestigieuses. En parallèle, il se passionne pour la littérature hermétique et collectionne les écrits alchimiques anciens. Suite à l'acquisition d'une oliveraie dans le sud de la France, il devient oléiculteur pendant son temps libre. Doté d'une imagination fertile et aimant raconter des histoires, Max de Ridder ajoute une corde à l'arc de ses passions et publie son premier roman, *Le pêcheur d'éclats de lune*.

Chapitre 1 :
L'étude de Maître Croccinelli

Sept heures trente-trois, le réveil venait de sonner.

C'était un matin humide, venteux et froid de novembre. La pluie battait contre l'œil de bœuf de la chambre. Elle était poussée par un vent d'ouest qui aurait pu décorner un bœuf.

Axel sortit la tête de sous la couette. Il était réveillé depuis un certain temps. Il attendait le dernier moment pour s'extirper du cocon de chaleur que formaient la couette et son chien qui dormait à ses pieds.

Axel habitait à Versailles, rue de l'Orangerie, à deux pas du château, dans le quartier Saint-Louis. Il vivait dans un appartement ancien au dernier étage

d'un vieil immeuble avec comme compagnon un petit chien espiègle nommé Tarzan.

Le vent de novembre s'engouffrait dans les chenaux et donnait l'impression que l'appartement gonflait et dégonflait.

C'était un espace biscornu dans lequel s'enchevêtraient les poutres de charpente qu'il fallait enjamber au milieu de certaines pièces. Il était composé d'une salle à manger en sous-pente avec deux fenêtres mansardées, d'une petite chambre éclairée par un œil-de-bœuf qui donnait sur une courette intérieure et d'une curieuse salle d'eau dans laquelle il fallait entrer par une porte étonnamment étroite. Un coin cuisine avait été aménagé et un WC à usage privatif se trouvait en face de la porte d'entrée, sur le palier.

Il vivait là depuis de nombreuses années et s'était habitué au côté atypique et au charme désuet de son habitat. Il l'avait meublé en respectant sa nature, avec de vieux fauteuils club en cuir tanné et un tas d'objets chinés. Mais le principal atout de cet intérieur était indéniablement ce vieux poêle à bois qui rayonnait d'une agréable chaleur et rendait le lieu très cosy.

Axel se leva et enfila un survêtement. Il alla jeter une bûche dans le poêle et l'alluma. Puis, il

commença à préparer le petit déjeuner sous le regard intéressé de Tarzan.

Au réveil, Axel n'était pas d'un naturel très adroit et Tarzan savait qu'immanquablement, un sucre, un bout de biscuit, ou mieux, une tartine entière, atterrirait dans sa gueule.

Axel fonça dans la salle de bains pour se préparer pendant que Tarzan finissait de lécher les quelques miettes et coulures de confiture sur le parquet.

Le café très fort avait rendu à Axel tous ses esprits. Il venait de se rappeler qu'Edmond Croccinelli, son patron, l'avait convoqué à neuf heures pétantes avec tous les membres de l'étude pour une réunion de la plus haute importance.

Axel dévala les escaliers quatre à quatre suivi par le cliquetis des griffes de Tarzan sur le bois des marches.

Tarzan était un terrier jack russel tout blanc avec une simple tache noire autour de l'œil gauche. Il était doté d'une malice et d'une intelligence rares. Axel lui avait appris une multitude de tours qui faisaient de son compagnon canin un allier de taille. Il suffisait qu'ils entament un numéro dans un parc ou un jardin pour qu'un public – essentiellement féminin – les

entoure, s'exclamant et s'émerveillant devant les singeries du petit chien. Ensuite, bien souvent, les numéros de téléphone pleuvaient.

Mais pour l'heure il n'avait plus le temps, ni de promener Tarzan ni de le remonter. Il était beaucoup trop en retard. Tant pis, il l'amènerait et le coucherait discrètement sous son bureau. Son patron n'aimait pas ça, mais pour une fois il ferait une exception !

La rue grouillait, la pluie battait, le froid saisissait.

Ils s'engouffrèrent dans la gare Rive-Droite.

L'imperméable d'Axel était trempé. Tarzan qui était protégé par son poil dru se secoua à peine. Axel fit un signe rapide au marchand de journaux puis ils filèrent vers les quais.

Depuis huit heures Edmond Croccinelli tournait en cercles irréguliers dans son bureau.

Il avait déjà fait préparer la « salle de conférence », comme il l'appelait, par madame Brongin, sa secrétaire particulière, qui arrivait toujours très tôt et toujours la première.

Lucette Brongin était l'administratrice de l'étude. C'était une grande femme maigre et cultivée qui était restée vieille fille. Le manque d'amour et de fantaisie

l'avait cruellement desséchée, à tel point que ses lèvres avaient quasiment disparu et ne formaient plus qu'un trait sur son visage. Il était concave la plupart du temps et convexe lorsqu'elle recevait un compliment de la bouche d'Edmond.

Madame Brongin se dépêchait.

Elle disposait tous les dossiers sur la table. Ses talons claquaient rapidement sur le parquet au rythme de ses déplacements. Elle retourna ensuite à la cuisine faire préparer une collation pour les collaborateurs et les clients.

Elle avait un esprit fin et perspicace qui avait décelé la nervosité d'Edmond Croccinelli. Elle savait que dans ces moments-là il fallait se montrer discrète et efficace et elle était consciente de l'importance de l'affaire.

La salle de conférence était la grande salle à manger de l'appartement haussmannien qui hébergeait l'étude. Une immense table y avait été disposée et pouvait accueillir jusqu'à quinze convives.

Deux grandes fenêtres donnant sur la rue éclairaient la salle peinte en blanc. Deux colossales cheminées en marbre, sur lesquelles reposait un volumineux miroir encadré de moulures, étaient

disposées à chaque extrémité de la pièce. Au sol, un magnifique parquet rappelait l'opulence des années de construction de l'immeuble.

« Huit heures quarante, tout est presque prêt », se dit-elle.

À ce moment-là, la sonnette de l'entrée retentit. Elle cavala pour ouvrir la porte. C'était Antonine qui arrivait.

— Bonjour, madame Brongin.

— Bonjour, Antonine ! Je vous attendais ! Vous êtes en retard !

— Excusez-moi, j'ai encore été bloquée dans ce maudit train !

— Dépêchez-vous ! Ce n'est vraiment pas le jour !

— Ah bon ! répondit-elle anxieuse. Comment est-il ?

— Eh bien, si j'étais à votre place, je me mettrais au standard et j'évitais de m'approcher de son bureau.

Antonine s'agita, elle rangea son sac et retira son manteau avant de poser une dernière question à madame Brongin :

— Est-ce qu'il y a du café chaud dans la cuisine ?

— Non, pas encore, Dolorès est arrivée en retard

aussi, elle est en train de le préparer, répondit avec agacement madame Brongin.

Puis elle tourna les talons et retourna à ses préparatifs.

Antonine Dupré était la standardiste de l'étude et elle assistait Lucette Brongin dans les tâches de secrétariat. C'était une petite femme bien en chair, jolie et joviale. Elle était dévorée par une curiosité parfois indiscreète qui la faisait se mêler de tout.

La fenêtre du bureau d'Edmond Croccinelli donnait sur l'église de la Madeleine. Il resta figé quelques secondes à regarder la pluie et l'agitation de la rue puis se retourna, sortit de son bureau et se dirigea vers la salle de conférence.

Edmond Croccinelli était le propriétaire de l'étude. Il en avait hérité de son père Curtius qui avait acheté la charge en 1945.

Curtius, jeune notaire corse, était arrivé à Paris juste à la fin de la guerre. Il avait installé sa famille dans l'appartement situé au-dessus de l'étude. Edmond avait grandi là, bercé dès son plus jeune âge par la vie du notariat, de contrats de mariage en successions, de transactions immobilières en

donations. Il avait terminé ses études, passé son diplôme et pris la suite de son père qui avait disparu prématurément dans un accident de voiture sur une petite route escarpée de l'Île de Beauté.

Edmond était un homme autoritaire et déterminé qui savait mener ses affaires. Il était bien introduit dans la place parisienne et ne s'occupait plus aujourd'hui que d'entretenir ses relations et cultiver son réseau. Il laissait le traitement des dossiers et des tâches administratives à ses subordonnés, mais il conservait un œil sur tout et était informé du moindre détail par madame Brongin. Edmond lui accordait une confiance aveugle. Elle travaillait pour lui depuis plus de vingt ans et c'est elle qui avait aujourd'hui la mainmise sur l'étude.

Le souhait le plus cher d'Edmond Croccinelli était d'être reconnu par ses pairs. Il rêvait d'être décoré de la Légion d'honneur. Dans ce but, il multipliait les contacts avec les milieux politiques. Il fréquentait l'Automobile Club de France. Il passait le plus clair de son temps à jouer au golf et se faisait inviter, aussi souvent que possible, par ses amis de l'Union du Cercle interalliée.